

J.A. 1820 Montreux 1

TRIBUNE
DE

CAUX

Paraît tous les 15 jours
Rédaction, Administration: 9, Trabandan, 1006 Lausanne
Tél. (021) 23 54 82 - Chèques postaux 10 - 25 366

Fr. 0.70

23 décembre 1966 N° 20

Les
yeux
du
monde
tournés
vers

Bethléem

L'Eglise de la Nativité à Bethléem,
construite sous l'empereur Constantin,
est située aujourd'hui en territoire jordanien
(voir notre article sur le roi Hussein)

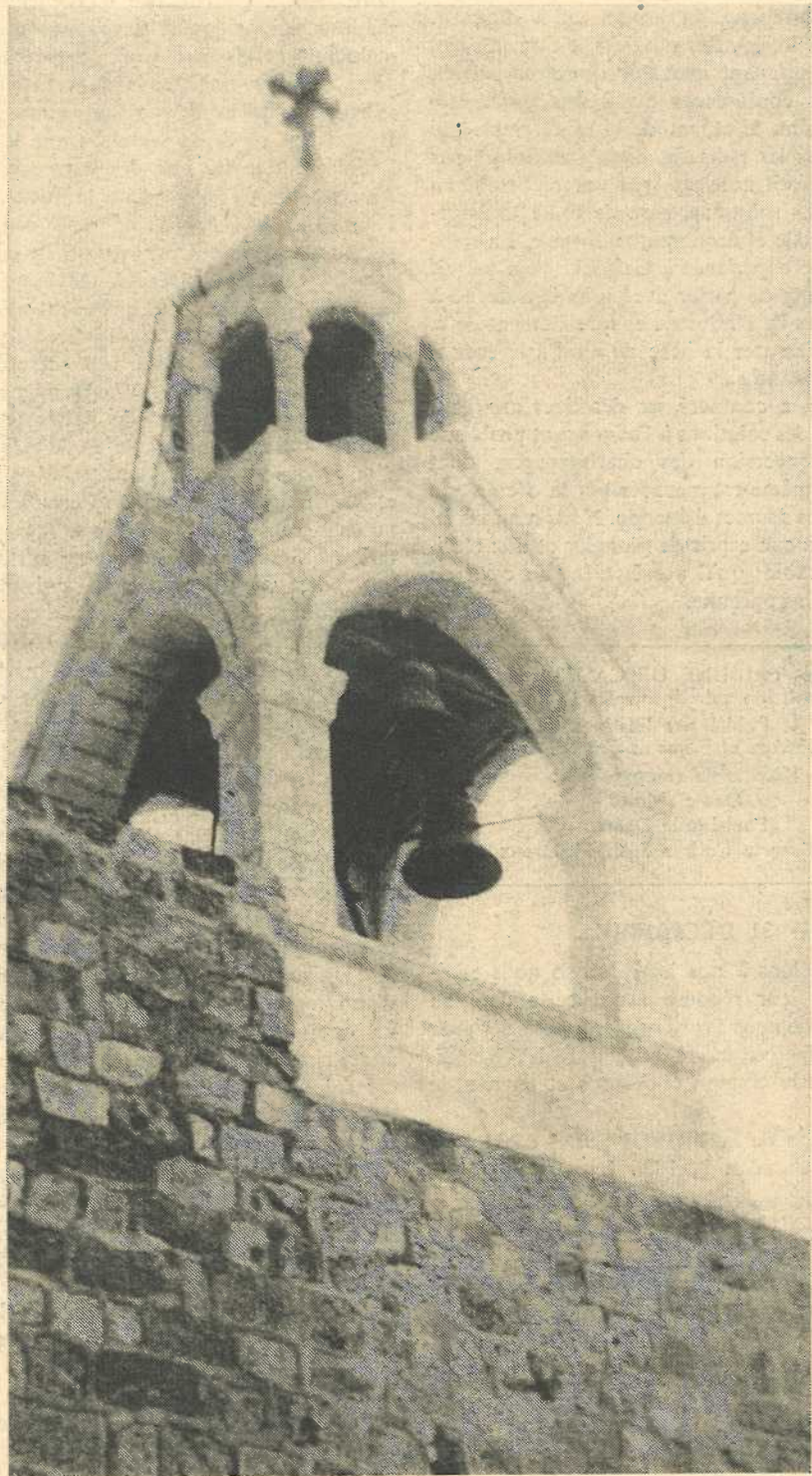


Photo P. Secrétan

« C'est arrivé à Noël », un récit de Peter Howard

Un pionnier disparaît

Un des grands capitaines de l'industrie allemande, M. Hans Dütting, président de la Compagnie minière de Gelsenkirchen, vient de mourir.

Dans l'Allemagne troublée d'après-guerre, l'une des questions sociales les plus discutées fut assurément celle du droit de cogestion dans les entreprises, et l'on se rendait compte que le changement des structures devait s'accompagner d'une transformation parallèle dans le comportement des partenaires sociaux. On parlait beaucoup de tout cela en 1948, quand M. Dütting est venu à Caux en compagnie du président du comité d'entreprise du groupe qu'il dirigeait. (22 000 employés). Ses ouvriers, dit-on, avaient souri en apprenant que leur directeur participait à des conférences du Réarmement moral... Pourtant, le climat de lutte de classe qui régnait dans les puits fut bientôt remplacé par un état d'esprit nouveau, par une recherche en commun des solutions, base de toute transformation sociale et économique durable. La réussite de cette expérience à Gelsenkirchen permit à M. Dütting de parler avec grande autorité à ses collègues de l'industrie et spécialement de la Ruhr, et d'assurer la base du « miracle économique allemand ».

M. Dütting a consacré ses dernières années à rechercher des solutions à l'angoissant problème de la reconversion des charbonnages, dont l'existence même est menacée par la découverte de nouvelles sources d'énergie. Nous rendons ici hommage à son esprit de pionnier et aux réalisations durables qu'il a effectuées au cœur de l'industrie européenne.

TRIBUNE DE CAUX
Paraît le vendredi tous les 15 jours
Publié par Editions
Théâtre et Films de Caux S.A.
Rédacteurs responsables :
Daniel Mottu
Paul-Emile Dentan
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

31 DÉCEMBRE...

Nous rappelons à nos lecteurs que nous espérons avoir leur réponse avant cette date au plébiscite que nous avons organisé pour désigner L'HOMME (ou la femme) DE L'ANNÉE. Remplissez le coupon ci-dessous et envoyez-le à la

Rédaction de la TRIBUNE DE CAUX
Trabandan 9, 1006 Lausanne

Mon choix

L'HOMME (OU LA FEMME) DE L'ANNÉE

a) en Suisse

b) dans le monde

1.

2.

3.

Nom :

Prénom :

Rue et localité :

« Viva la Gente » présenté par les jeunes Américains

De récentes activités terroristes ont à nouveau attiré l'attention sur le Venezuela. Depuis plusieurs années en effet, et spécialement depuis la destitution de l'ancien président Jimenez en 1960, le Venezuela connaît des troubles provoqués par des éléments castristes, et les soucis ne manquent pas pour le président Leoni. Celui-ci est à la tête d'un pays au potentiel économique extrêmement riche (il est en effet le deuxième pays producteur de pétrole du monde). Le chef du gouvernement doit aussi faire face à l'impatience d'une jeunesse estudiantine qui veut prendre ses responsabilités de manière parfois par trop intempestive. C'est ainsi que les universités vénézuéliennes sont souvent le théâtre de profonds remous.

Il y a déjà plusieurs semaines que le président Leoni avait invité une des troupes des jeunes Américains qui présentent la revue musicale *Vivent les gens!* à venir dans son pays. Il paraît que certaines personnes l'en avaient dissuadé à cause de la période agitée que traverse actuellement le pays. Le président n'écoula pas leur avis et maintint son initiative. Il y a quinze jours, il invita lui-même 600 personnalités de la capitale pour assister à la première représentation dans les jardins du palais présidentiel. S'adressant aux jeunes acteurs, le président leur dit : « Vous avez une grande mission à remplir, et j'espère que les jeunes du Venezuela suivront votre exemple. Il n'y a pas que votre représentation qui soit excellente; c'est surtout le but que vous vous êtes assigné qui me semble important ».

Le cardinal Quintero tint à recevoir les jeunes acteurs à l'archevêché pour leur donner sa bénédiction « en vue de la tâche qu'ils ont entreprise dans le monde ». Le prélat se fit présenter chacun des membres de la troupe, à qui il remit une médaille de N.-D. de Coromoto, protectrice du Venezuela.

Le cabinet vénézuélien a par ailleurs voté les crédits nécessaires à la représentation de la revue dans les célèbres arènes de Nuevo Circo, où se déroulent les combats de taureaux. Huit mille personnes sont venues y assister.

A l'Université catholique de Caracas, les étudiants remplirent jusqu'au dernier strapontin et au dernier espace vide des couloirs le vaste auditorium pour entendre les jeunes Américains. Le président de l'association des étudiants demanda à ses camarades « d'applaudir plus fort que jamais » et ils le firent, paraît-il, pendant de longues minutes. « Ce n'est pas tant la musique que vos paroles qui m'intriguent, » dit un étudiant après la représentation. « Ce qui compte, affirma un professeur, c'est la profondeur de votre message. »

Ajoutons que cette même troupe de *Vivent les gens!* a donné au cours des derniers mois de nombreuses représentations à Puerto Rico, en Jamaïque, et au Panama, et qu'elle continue maintenant sa tournée de l'Amérique centrale en partant pour le Mexique.

La « Tribune de Caux » tient à présenter à tous ses lecteurs ses meilleurs vœux de Noël.



Pourquoi

800 000 familles suisses accueillent-elles aimablement cet homme lorsqu'il se présente à leur porte ? Pour une raison très simple : on peut faire confiance au conseiller JUST, car

depuis 35 ans
JUST vous apporte la qualité à domicile

et vous pouvez essayer nos produits chez vous. Votre conseiller JUST est un collaborateur choisi, possédant une formation approfondie. Il est toujours correct, aimable, prêt à rendre service. Ses conseils sont appréciés de chacun. Il vous renseignera de façon très complète sur les soins de la peau et du corps comme sur l'entretien du ménage. Il mérite donc aussi votre confiance.

L'homme au coup de chapeau poli
Annonce de JUST le bon produit !



Fabrique de produits pour le ménage et les soins corporels
9428 Walzenhausen Tél. : 071 / 44 16 65

TEL.
(021) 51 86 86



La Suisse italienne au Conseil fédéral

Valais, Tessin: deux cantons suisses où, la semaine dernière, la joie s'est manifestée dans l'enthousiasme caractéristique de leurs habitants. Le Valais, parce qu'il voyait pour la première fois, en la personne du conseiller fédéral Bonvin, l'un de ses fils accéder à la magistrature suprême de la Confédération. Le Tessin, dont, après une interruption de plusieurs années, un représentant allait siéger au Conseil fédéral.

La Suisse s'est associée à cette joie. A Lausanne, il est vrai, s'y est mêlée une certaine nostalgie. L'élection de M. Celio, préféré au maire de Lausanne, a fait toucher du doigt une réalité pénible pour les Vaudois: l'absence d'un homme s'imposant sans discussion pour prendre la place de M. Chaudet. Certains commentaires de la presse ont été inspirés davantage par l'amertume que par une saine appréciation des choses.

Le *Bund*, l'influent quotidien de la Ville fédérale, a fait de son côté des remarques qui nous

semblent des plus pertinentes: « Il est assez rare aujourd'hui, écrit-il, de voir arriver aux charges suprêmes des hommes qui considèrent la politique comme un devoir et comme un engagement. On a tendance à leur préférer ceux qui ont fait carrière dans un parti ou dans un groupe économique. Mais il est rare aussi que de hauts responsables de l'économie privée acceptent encore d'assumer des tâches politiques. Ils assurent n'avoir pas le temps; ils préfèrent les activités plus lucratives... A cet égard encore, l'élection de M. Celio constitue un élément original dans le déroulement de notre politique ».

En envoyant à Berne celui qu'elle considère comme le meilleur de ses représentants, la Suisse italienne se voit associée plus étroitement à l'élaboration de notre politique fédérale. Nous faisons nos vœux pour que M. Celio apporte dans cette tâche le dynamisme, la clarté et le courage dont notre gouvernement aura certainement besoin en 1967.

D. M.



Ringier

M. Nello Celio, notre nouveau conseiller fédéral.

Session d'hiver à Caux

26 décembre 1966 - 8 janvier 1967

Lundi 26 décembre	20 h. 30	Séance d'ouverture
Mardi 27	9 h. 45	S.E. M. Raul Migone, représentant pour l'Europe de l'Organisation des Etats américains: « OÙ VA L'AMÉRIQUE LATINE ? »
Mercredi 28	17 h.	Col. Hans-Rudolf Kurz, chef de presse du Département militaire fédéral: « LA SUISSE ET LA DÉFENSE DE L'EUROPE »
Jeudi 29	20 h. 30	« NOURRITURE DES HOMMES » Film réalisé à l'occasion du centenaire de la Société Nestlé, présenté par M. Jean Heer, attaché de direction
Mardi 3 janvier	17 h.	M. le Ministre Jean Rey, membre de la Commission exécutive du Marché commun: « LA RESPONSABILITÉ DE L'EUROPE DANS LE MONDE »
Mercredi 4	9 h. 45	Table ronde, animée par M. Jean Rey et des personnalités du monde politique et industriel « L'AVENIR ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE »
Jeudi 5	17 h.	M. Pierre Arnold, administrateur-délégué de la Fédération des coopératives Migros « LA MORALE DES AFFAIRES »
Samedi 7		Séminaire de travail:
Dimanche 8		« LA FORMATION DES RESPONSABLES DE LA SOCIÉTÉ DE DEMAIN »

D'autres orateurs prendront également la parole. Parmi eux figurent: M. Harry Almond, de Beyrouth; le professeur Fisek, de l'Université d'Ankara, le Dr Leousis, chirurgien, ancien maire du Pirée (Grèce), le colonel Mudaliar, Inde.

Des représentations de la revue musicale anglaise **IT'S OUR COUNTRY, JACK!** qui connaît un grand succès en Grande-Bretagne en ce moment, auront lieu le vendredi 30 décembre, les mardi 3 et samedi 7 janvier, à 20 h. 30.

L'ECHELLE, de Peter Howard, sera interprétée par la troupe vaudoise qui l'a jouée à plus de 40 reprises. Des films sont également prévus au programme, de même que des concerts de musique de chambre. Les conférences, représentations théâtrales et cinématographiques, sont publiques.

Pour toute information, s'adresser au Secrétariat de la Conférence, 1824 Caux. Téléphone (021) 61 42 41.

Deux éminents orateurs

Le Dr Migone est l'un des hommes d'Etat les plus expérimentés d'Amérique latine. Dès avant la Deuxième Guerre mondiale, sa carrière diplomatique l'a conduit à participer à de nombreuses conférences internationales. Celle-ci fut interrompue par l'arrivée au pouvoir de Peron, et le Dr Migone prit le chemin de l'exil, où il vécut jusqu'à la chute du dictateur, en 1955. Dès le lendemain de la révolution, il était appelé à occuper l'un des postes les plus difficiles, celui de ministre du Travail, tâche dont il s'acquitta avec un tact et une autorité exceptionnels. Revenu à la carrière diplomatique, il n'a cessé d'exercer de hautes fonctions, tour à tour membre ou chef des délégations de son pays à l'Assemblée générale des Nations Unies, au Conseil économique et social, au BIT, etc. Depuis 1964, il représente en Europe, avec siège à Genève, l'Organisation des Etats américains, qui groupe l'ensemble des républiques latino-américaines et les Etats-Unis.

M. Jean Rey est l'un des plus éminents architectes de l'Europe d'aujourd'hui. Il siège à la Commission exécutive du Marché commun, où il est chargé plus particulièrement des Affaires extérieures. Issu d'une famille politique belge, Jean Rey a été élu pour la première fois au Parlement en 1939. L'année suivante, son pays était occupé par l'Allemagne, et Jean Rey resta jusqu'en 1945 dans un camp de prisonniers. Dès son retour de captivité, il reprenait la vie politique. Réélu à partir de 1946, il fit partie du gouvernement belge dès 1949, occupant en particulier le portefeuille des Affaires économiques. A ce titre, il joua un rôle important dans l'élaboration des institutions qui devaient donner naissance à la CECA, puis au Marché commun. En Jean Rey, l'idée européenne a trouvé un porte-parole convaincant et efficace.

C'EST ARRIVÉ A NOËL

Un récit de Peter Howard

NOËL, c'est le temps des mystères. Il y a des gens qui n'y croient pas, parce qu'ils n'en ont jamais vu. Pourtant, beaucoup de gens n'ont jamais vu les Etats-Unis d'Amérique, et ils y croient quand même. Il y a un an ou deux, j'ai fait une expérience étrange. Peut-être aimeriez-vous la connaître. Elle dura quelques minutes, mais ses effets se font sentir jusqu'à aujourd'hui.

Croyez-moi, je ne suis ni superstitieux, ni crédule. De nature, je suis sceptique et soupçonneux. Sept années d'expérience à Fleet Street comme commentateur politique m'ont appris à ne jamais juger les hommes d'après l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes et à toujours passer les événements au crible de mon esprit critique. Noël, pour moi, c'était comme pour les neuf dixièmes d'entre nous. Je n'avais que cinq jours lors de mon premier Noël sur la terre ; aussi, je ne m'en souviens pas. Par contre, je me souviens des nombreux autres qui l'ont suivi. Le mystère qui entourait le gros bas que je découvrais dans la pénombre du petit matin de Noël est particulièrement présent à ma mémoire. J'en empruntais toujours un à mon père, et je choisissais le plus gros, que je suspendais, vide bien sûr, à mon lit, au soir du 24 décembre. Mystérieusement, pendant la nuit, le bas se remplissait de paquets avec de beaux rubans ; par-dessus, il y avait des pétards multicolores, et pour finir l'inévitable orange.

Je savais qu'un vieux monsieur, une sorte de magicien plein de bienveillance qu'on appelait le Père Noël, descendait par la cheminée pour faire ce miracle pendant mon sommeil. Une semaine avant Noël, je lui envoyais une lettre pour lui dire ce que je désirais. Il faut croire que la poste la lui apportait bel et bien, car toutes mes requêtes étaient exaucées. Le Père Noël venait sur son traîneau, tiré à toute vitesse par huit rennes. Puis, il se glissait par la cheminée jusqu'à mon lit, sans salir de suie sa barbe blanche, ses bottes encore pleines de la neige du Pôle Nord.

J'étais enchanté des cadeaux qu'il m'apportait, mais, à vrai dire, je serais mort de peur si je l'avais vu entrer dans ma chambre. Maman disait que, si je ne dormais pas cette nuit-là, c'était que je voulais à tout prix l'apercevoir. En fait, j'étais terrorisé à la pensée de ne pas m'endormir assez tôt et de voir apparaître le personnage mystérieux sortant de la cheminée les pieds devant !

J'avais presque huit ans quand un de mes amis aux cheveux affreusement rouges m'affirma que le Père Noël n'existait pas, que c'étaient mes parents qui s'amusaient à mes dépens.

Je me souviens avoir détesté ce garçon et avoir cherché à le rouer de

coups. D'instinct, je savais qu'il disait vrai. Il s'enfuit en courant et en riant. Parti, le mystère de Noël ! Mais pas le plaisir. Je continuai à apprécier les beaux paquets dans mon bas. Pourtant, Noël n'était plus que le moment où je recevais beaucoup de cadeaux. L'église s'en mêlait aussi. Nous y allions en famille, le matin de Noël, et à cette occasion, je devais porter un col dur à vous couper le cou. Pourquoi y allions-nous ? Je ne l'ai jamais compris. Qu'importe ! la dinde et le « plum-pudding » n'en avaient que meilleur goût quand nous rentrions.

Quand j'atteignis ce qu'on appelle « l'âge d'homme », le flot des cadeaux que mes parents et amis me donnaient à Noël fut soudainement détourné vers mon petit frère. Moi, je n'aimais pas ça du tout. Mais je recourus à d'autres moyens pour me consoler.

Je savais comment recréer « l'atmosphère » de Noël. Il suffisait pour cela d'une bonne bouteille, qui coûtait alors 12 shillings et demi. (C'est, je crois, plus du double aujourd'hui). Noël devint le moment de l'année où nous dépensions tous un peu plus que de raison, mangions et buvions plus que nous le devions. Et au diable la g... de bois ! On s'en occuperait après le Nouvel-An !

Bien sûr, je me réjouissais encore à l'approche de Noël. Mais ce n'était plus ma joie d'enfant. Parfois même, au jour dit, j'éprouvais un certain ennui.

Vint un jour l'invitation à une soirée de Noël. Vous pouvez deviner dans quel état d'esprit j'étais, m'attendant au tintamarre habituel des bouteilles et des conversations, au mélange des yeux langoureux et des boissons fortes.

« Venez voir la crèche », me dirent mes hôtes. Je me souvenais à peine à quoi ressemblait une crèche. Au pied de l'escalier et d'un immense arbre qui se perdait dans l'obscurité du premier étage, on découvrait un modèle réduit d'un village, illuminé par des bougies. On était saisi.

Il y avait la crèche avec l'Enfant Jésus ; Marie et Joseph le regardaient, cependant que l'âne et le bœuf le réchauffaient de leur haleine. De nombreux sentiers montaient du village vers l'étable, coupés dans la mousse qui représentait les champs. Ils serpentaient entre les lacs faits de miroirs, des cascades et des torrents de papier d'argent et des tas de neige en farine.

Le long des sentiers se pressaient des centaines de gens, tous marchant dans la même direction, portant leurs cadeaux vers la crèche. C'était une crèche provençale, comme on en a dans la plupart des maisons dans le Midi de la France. On aurait presque pu voir bouger ces figurines et entendre le froissement des étoffes dans le costume des femmes.

Il y avait « Monsieur le maire », son écharpe tricolore sur le ventre, qui semblait se dépêcher pour aller prononcer son discours de bienvenue à l'Enfant Jésus. Il y avait le garçon boulanger, qui portait sous son bras de longues baguettes de pain, le pêcheur en jersey bleu et au bonnet à pompon rouge. Une main dans celle d'un petit garçon et l'autre frappant l'air, marchait l'aveugle du village. Parmi tous ceux qui accouraient vers la crèche, il était le seul à ne pas apporter de cadeau. « Il ne possède rien au monde, m'expliqua mon ami, alors, il n'apporte à Jésus que lui-même. »

Dans la foule, on distinguait les rois mages : Melchior dans un manteau d'hermine, portant une cassette d'or ; Gaspard en robe pourpre, élevant un coffret d'encens qui parfumait l'air ; et Balthazar, coiffé d'une couronne de diamants, avançant humblement à genoux pour présenter la myrrhe à Jésus. Derrière eux, leur domestique conduisait un éléphant qui transportait les bagages.

Je regardai tous ces gens qui gravissaient la colline — des gens de toutes classes et de toutes races, unis par leur amour de l'Enfant Jésus. Un monde en miniature avec la réponse à tous les problèmes du monde : tous les hommes marchant ensemble sur une même route, poursuivant un même objectif fait de désintéressement et de sacrifice.

Mon vieux cœur de journaliste, racorni, endurci, aigri, s'émut au-dedans de moi. Sans insister, je dis à mes amis : « C'est joli, n'est-ce pas ? Domage que ce ne soit pas vrai. »

Nous nous mîmes à table. Avec la bonne chère et la conversation, l'enchantement de la crèche s'évanouit. Je me mis à faire des plaisanteries, à



Ce récit, traduit de l'anglais, est extrait de *Christmas lasts for ever* publié à Londres par Blanford Press. Nous remercions Mme Howard de nous avoir accordé l'autorisation de le publier.

discuter avec mes voisins et à raconter les potins de la ville, qui étaient ma nourriture quotidienne.

Après le dîner, nous revînmes vers l'arbre ; seules les bougies illuminaient la chambre.

Une à une, elles commencèrent à s'éteindre. En silence nous les observions mourir. Je me mis à réfléchir ; quelle tragédie que, deux mille ans après la naissance de celui qui avait demandé aux hommes d'aimer leur prochain comme eux-mêmes, nous voyions encore aujourd'hui des millions d'individus mettre leur énergie, leur argent et leur imagination au service de leur seul profit personnel !

L'histoire aurait été bien différente, me disais-je, si les dirigeants des peuples avaient été animés par l'esprit de la crèche et avaient poursuivi d'autres ambitions que la recherche du pouvoir personnel.

Je me mis à dresser une liste des gens que j'aurais aimé voir se transformer et vivre comme ceux qui gravissaient la colline en courant vers la crèche. Cette liste devint vite très longue ; pourtant mon propre nom n'y figurait pas. Elle commençait par les gens de ma famille, puis s'étendait à mes collègues de travail au journal ; en fait elle comprenait la majorité des gens que je connaissais, spécialement les hommes politiques.

Soudain, alors qu'il ne restait plus qu'une seule petite bougie allumée sur l'arbre, et que nous l'observions en silence, je sentis quelque chose changer dans la pièce où nous nous trouvions. C'était comme si une présence inconnue se manifestait à moi. Je la sentais partout, et j'entendais une voix qui me parlait. « Comment peux-tu aider un monde diablement égoïste, si tu l'es toi-même ? » me dit la voix.

« Mais je ne suis pas égoïste, répondis-je en-dedans de moi, interloqué et choqué. Je ne suis pas plus égoïste que mes voisins, et en tout cas bien moins que la plupart d'entre eux. »

« Ton argent, ton avenir, ta sécurité, ton confort — n'est-ce pas ce dont tu te préoccupes le plus ? me dit la voix. Tu es indifférent à l'égard de la plupart des gens que tu connais, et tu critiques ceux qui ne te sont pas carrément antipathiques. Tu aimerais que tant d'autres hommes changent ! Mais il n'y a qu'un seul endroit où tu pourrais commencer. »

Je me dis en moi-même : « Oui, si Noël était pour chaque homme l'occasion de mettre un terme pour toujours à ses ressentiments et à ses revendications, le monde ressemblerait au village autour de la crèche. » Et à l'instant même, la voix me dit — de façon si nette que je me tournai vers mes amis pour voir s'ils l'avaient aussi entendue — : « Pourquoi ne pas demander pardon à ta femme ? Pourquoi ne pas être honnête avec elle ? » Tout en moi se rebella contre cette pensée. Après tout, je m'entendais

assez bien avec Doë — tant que je pouvais faire ce que je voulais. Nous étions bien plus heureux que beaucoup des autres jeunes ménages que nous connaissions. Une dispute occasionnelle mettait du sel dans l'existence. Quant à l'honnêteté, Doë savait tout sur moi — sauf les choses qui m'auraient fait baisser dans son estime. Et pourtant, la voix continuait à me répéter : « Demande pardon à ta femme, sois honnête avec elle. »

Je compris que je devrais le faire, et j'en pris la décision. Ce fut comme une transformation physiologique en moi. Là, dans l'obscurité, à côté de la crèche, autour du sapin de Noël, assis en silence avec mes amis, je sentis quelque chose se passer dans mon corps. C'était une expérience aussi vraie que la chaleur d'un feu ou la morsure du vent.

Tout d'un coup, la paix et l'amour entraient dans un cœur qui n'avait connu que la critique et l'agitation. Je me sentais différent. Puis il se passa quelque chose d'étrange : je pouvais encore voir l'Enfant dans la crèche, les personnages gravissant la colline, le contour du sapin et les visages de mes amis. Pourtant, il n'y avait plus aucune bougie allumée.

Ce soir-là, je me suis mis à genoux et j'ai prié. Il y avait bien longtemps que je ne l'avais plus fait.

Le lendemain, le monde était de nouveau tel qu'il avait toujours été, dur, et je trouvais difficile de demander pardon à Doë pour les barrières qui s'étaient élevées entre nous, et de lui dire tous les secrets de mon cœur afin qu'elle sache qui j'étais vraiment. C'était difficile, mais je l'ai fait. Cette conversation amena une nouvelle unité et une nouvelle chaleur dans toute notre vie, et nous valut un miracle : un nouveau foyer.

Ce jour-là, un bonheur et un amour nouveaux pour l'humanité naquirent dans mon cœur. Ils n'ont cessé de grandir depuis.

« Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en vous un esprit nouveau ; j'ôterai de votre corps le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. »

A Noël, une puissance surnaturelle est à disposition de ceux qui sont prêts à l'accepter.

C'est la seule force qui puisse faire naître le monde de nos rêves, et éliminer la masse des peurs et des haines qui ruinent notre vieux monde. L'esprit de l'Enfant Jésus peut renverser la marée du matérialisme. Certains n'y croient pas ; pourtant, cet esprit n'est pas rationné. Invisible comme l'électricité, universel comme la lumière, il est seul capable aujourd'hui de guérir le monde du chaos que l'homme y a créé. Il est plus fort que tout dans la création. Pourtant, nous le connaissons si mal. Ne nous reste-t-il pas à faire les découvertes les plus étonnantes de notre époque dans le domaine de cette puissance surnaturelle ?



Tribune du monde

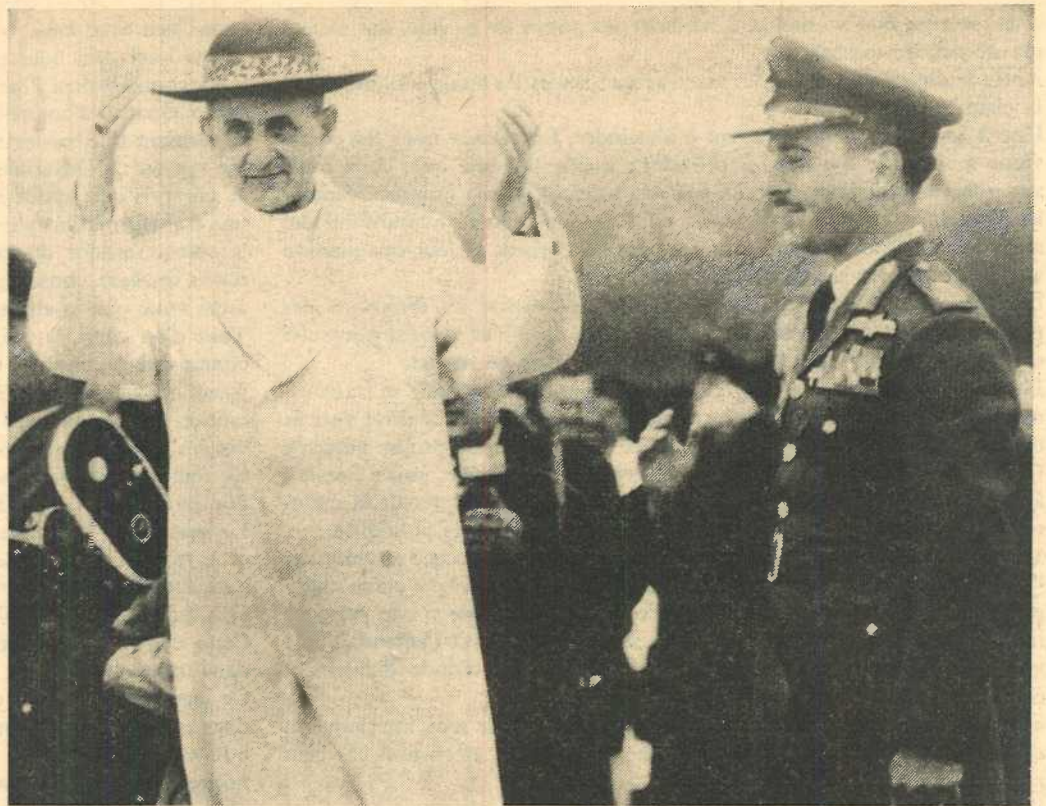
Hussein de Jordanie, un roi qui ne vacille pas devant le danger

De notre correspondant à Beyrouth

VENDREDI 20 juillet 1951, à la Mosquée El Aksa, près du Dôme du Rocher à Jérusalem. C'est l'heure de la prière de midi. Très digne, un aristocrate arabe, drapé de sa houppelande traditionnelle, entre suivi de son petit-fils de seize ans. Ils n'ont pas fait trois pas qu'un individu surgit de derrière l'une des grandes portes et tire à bout portant dans la tête du vieillard qui s'écroule, mort sur le coup. Son petit-fils se précipite sur l'assassin, qui s'enfuit, faisant feu dans toutes les directions. Cerné finalement par la foule, le meurtrier tire encore quelques balles avant d'être abattu lui-même. Plus tard, on devait découvrir que l'une d'elles avait fait ricochet sur une médaille qui décorait la tunique du jeune homme. Revenant vers le corps inerte de son grand-père, le garçon se retrouve seul, tous ceux qui les avaient accompagnés s'étaient enfuis. La victime n'était autre que le roi Abdullah de Jordanie, et son petit-fils, l'actuel roi Hussein. « Dès cet instant, devait dire ce dernier plus tard, je cessai d'être un garçon et devins un homme ».

Dans son autobiographie, Hussein parle en ces termes de son grand-père : « Je lui dois plus que je ne peux le dire, il m'a appris tant de choses et il me témoigna tant d'affection ! Un soir, il me dit : « Souviens-toi : la chose la plus importante dans la vie, c'est la volonté de travailler, de donner le meilleur de toi-même, quels que soient les obstacles et les échecs que tu rencontreras. Ce n'est qu'ainsi que tu pourras vivre avec toi-même et avec Dieu ».

« Les pays arabes diffèrent d'autres pays. Trop souvent, on n'y attache pas assez de prix à la vie, et la mort passe parfois inaperçue. Pourtant, le meurtre de mon grand-père me toucha profondément ; c'était la première fois que je me trouvais face à face avec la violence. J'ap-



Un grand moment dans la vie du roi Hussein :
l'arrivée de Paul VI à Amman pour son pèlerinage en Terre sainte.

Ringier

pris, en ce jour terrible, que la mort n'est pas importante : quand votre heure a sonné, vous mourez, car c'est ainsi qu'en a décidé Dieu. Grâce à cette attitude, j'ai trouvé la paix intérieure propre à ceux qui ne craignent pas la mort ».

Le jeune prince partit pour le collège de Harrow, en Angleterre, y poursuivre ses études. Il les avait commencées au collège Victoria en Egypte, mais, pour des raisons politiques, on jugea plus prudent qu'il n'y retourne pas. Après avoir régné une année, le père de Hussein, Tallal ibn Abdullah fut victime d'une maladie mentale et termina ses jours dans un sanatorium. C'est ainsi qu'agé à peine de 17 ans, Hussein fut proclamé roi par le Parlement jordanien, le 11 août 1952, après seulement quelques mois à Harrow. On nomma un conseil de régence qui fonctionna jusqu'à la majorité du souverain. Pendant ce temps, Hussein suivit les cours de l'Académie militaire de Sandhurst en Angleterre. Le 2 mai 1953, il fut sacré roi du Royaume hachémite de Jordanie.

Faisant preuve chaque fois d'un courage remarquable, le roi Hussein a surmonté toutes les conspirations, rébellions et tentatives d'assassinat montées contre lui. Son avion Dove fut attaqué un jour par deux Mig syriens, qui se lancèrent à sa poursuite jusque dans l'espace aérien jordanien. Des officiers en qui le roi avait placé sa confiance le trahirent. Surmontant toutes ces crises, le jeune et courageux monarque s'est toujours montré à la hauteur de sa tâche. La foi solide qui l'anime est comme une boussole qui lui permet de traverser toutes les tempêtes. Ses qualités physiques et morales sont évidentes. Il est sans doute le seul roi au monde qui puisse piloter un avion de chasse volant à une vitesse de Mach 2. Excellent amateur de ski nautique, Hussein peut aussi faire du surf debout sur une planche propulsée par les vagues d'un canot à moteur.

Sa prise de position concernant le Réarmement moral est connue ; il s'agit, dit-il, d'une bataille menée par des pionniers pour transformer le comportement des hommes. En 1962, le roi

Hussein avait envoyé son Garde des Sceaux à Caux pour y transmettre ses « salutations et son appui » et pour exprimer son désir « d'être considéré comme l'un d'entre vous ».

Le roi Hussein croit fermement que les Etats arabes n'ont pas d'avenir sans la foi qui devrait unir des nations croyantes. « Nous regrettons, dit-il, que certaines puissances occidentales n'aient pas été entièrement honnêtes à notre égard. Ce n'est pas une raison pour accepter le communisme ; la solution consiste à vivre selon nos principes et à défendre notre propre liberté. La Jordanie n'aspire à jouer aucun autre rôle que celui d'Etat modèle. Nous voulons être en exemple à nos frères arabes, non pas un Etat que l'on suivrait, mais un Etat qui serait une source d'inspiration à rechercher une destinée plus haute et plus heureuse à l'intérieur de leurs propres frontières. Nous passons pour un pays sous-développé, mais nous ne le sommes pas en ce qui concerne les qualités qui feront un jour notre grandeur : fierté, dignité, détermination, courage, confiance, et la certitude que nous n'arriverons à rien sans travailler ».

H. ALMOND



BRANDT

BULLE
tél. (029) 2 77 30

FERRONNERIE

SERRURERIE

CONSTRUCTION
METALLIQUE

DEVIS PROJETS
sans engagement

H. Giovanna

Montreux
Tél. (021) 61 33 36

Acier inoxydable
Cuisines
Restaurants
Industrie, etc.
Toitures

Ginox

Où en est le Brésil ?

Nous avons profité du passage à Paris d'un de nos correspondants, M. Laurence Vogel, qui réside au Brésil depuis 13 ans, pour l'interroger sur la situation du pays.

— Les élections du mois dernier représentaient la première grande consultation populaire depuis le coup d'Etat d'avril 1964. Quelles étaient leur portée ?

— Ces élections se sont disputées entre deux partis qui ont été créés cette année par un décret gouvernemental et qui remplacent approximativement dix-huit partis politiques existant jusque-là. Le gouvernement du président Castello Branco estimait que les anciens partis avaient engendré une telle division dans la vie politique brésilienne qu'il devenait impossible de gouverner. Mais, naturellement, les Brésiliens ne pouvaient ressentir aucun attachement à des partis créés artificiellement, d'autant plus qu'ils sont tous deux l'émanation d'un même gouvernement.

— Peut-on prévoir l'évolution politique de ces prochaines années ?

— Le régime actuel est un gouvernement de pouvoirs spéciaux. La presse dispose d'une bonne mesure de liberté; il existe un parlement, ainsi que des syndicats. Mais les pouvoirs de chacune de ces institutions peuvent être modifiés d'un moment à l'autre par décret présidentiel. Le gouvernement actuel — et ce sera le cas aussi pour le nouveau président — est résolu à garder une solide emprise sur le pays afin de prévenir une crise économique ou un renversement politique.

— Une partie de la presse a témoigné dès le début d'un préjugé défavorable à l'égard du régime Castello Branco. Que répondez-vous ?

— Je n'ai pas l'impression que la presse française, ni la presse mondiale en général, ait compris la nature populaire du soulèvement qui a eu lieu en avril 1964. A ce moment-là, les femmes du Brésil, excédées par les attaques que le président Goulart et ses ministres avaient menées contre la liberté religieuse et l'intégrité de la vie familiale, se sont levées et ont organisé des marches de protestations dans les grandes villes. Des millions de gens ont pris part à ces manifestations. Goulart s'est alors adressé aux ouvriers, aux syndicats et aux millions d'habitants des favelles, leur demandant de prendre sa défense. Cet appel n'eut presque aucun écho.

La sympathie du pays allait aux organisatrices des manifestations. C'est l'attitude des femmes qui a décidé l'armée — alors très divisée — à prendre position. C'est, à mon avis, très regrettable que la presse n'ait pas saisi alors la chance de mobiliser l'opinion mondiale derrière cette réaction populaire.

— Entre les promesses de la révolution et l'état de fait actuel, n'y a-t-il pas un écart considérable ?

— Le gouvernement Castello Branco a enregistré d'incontestables succès. Il a redressé la situation catastrophique de la balance des paiements. Le taux de l'inflation a été ramené d'environ 27 % par mois dans les derniers temps du gouvernement Goulart à environ 5 % actuellement. Mais le gouvernement n'a pas su rallier l'appui des ouvriers et des étudiants dans un programme de reconstruction nationale, et l'appui populaire que le président Castello Branco s'était acquis en 1964 s'est très vite volatilisé.

— Sur quels éléments fondez-vous votre espoir dans le progrès du Brésil ?

— Lorsque le gouvernement Castello Branco est venu au pouvoir, les ports du Brésil coûtaient au pays un milliard et demi de cruzeiros par jour en subventions fédérales. C'est alors que des dockers de Rio qui avaient été formés dans des conférences du Réarmement moral en Europe et en Amérique ont décidé de travailler à redresser la situation. Ils ont mobilisé l'enthousiasme patriotique de leurs camarades pour éliminer la corruption et pour faire accepter comme normale « une journée de travail honnête ». Auparavant, lorsqu'un bateau entrait dans le port, la compagnie de navigation payait des pots-de-vin aux administrateurs du port ainsi qu'à certains dirigeants ouvriers. Cette pratique a été totalement éliminée.

Au bout d'un mois, 75 % des dockers du port de Rio participaient à cette campagne et mettaient leur fierté à battre les records de productivité. Un an plus tard, le journal *O Globo* écrivait que le revenu du port de Rio avait augmenté de 50 % et que les coûts administratifs avaient baissé. Bientôt le revenu atteignait le double du niveau de 1964. Ces résultats avaient été obtenus sans accroissement sensible des investissements. J'estime qu'il y a là un exemple pratique de la rapidité avec laquelle un redressement national peut s'opérer. Le gouvernement a sous-estimé à quel point le simple



Pétillant et rafraîchissant,
RIMUSS
met de l'ambiance !

Pas de fêtes sans

RIMUSS

l'excellent jus de raisin
mousseux, sans alcool

RIMUSS-Party, piquant 2.95

RIMUSS-Asti, doux 3.50

+ dépôt
10 % de réduction par
15 bouteilles

Dép. gén. : Cidrerie GUIN
Tél. (037) 4 32 87

Fabricants : Caves Rimuss,
Hallau (SH)



citoyen brésilien est prêt à consentir des sacrifices si on lui propose des objectifs assez grands.

— Un tel changement d'état d'esprit est-il possible sur le plan politique ?

— Sans aucun doute. Je prends un exemple concernant le Pérou, un des pays les plus développés d'Amérique du Sud. Le président Belaunde a été élu avec l'appui d'une partie de la gauche. Le président du Sénat, M. Ramon Priale, chef du parti APRA, l'autre grande formation populaire, nous a dit l'année dernière que 160 projets de loi ont été acceptés par le Congrès depuis la venue au pouvoir de Belaunde. Priale et son parti détiennent une majorité au Sénat bien qu'ils représentent l'opposition. « Ce que j'ai appris par le Réarmement moral, disait-il, nous a décidé, mon parti et moi, à aider le président à passer les lois qui sont vraiment au bénéfice du peuple péruvien au lieu de retarder leur vote pour des motifs politiques. » Parmi les lois en question, citons l'importante réforme agraire qui a permis déjà de donner des terres à des milliers de paysans. Je voudrais voir un même esprit se manifester au Brésil.

— Comment l'Europe peut-elle aider le plus efficacement un pays comme le Brésil ?

— Les Sud-Américains veulent se persuader que les nations industrialisées se soucient vraiment de leur sort et ont foi en eux. L'Amérique du Sud a grandement besoin des produits industriels ainsi que de l'expérience acquise par l'Europe en matière d'agriculture et d'industrie, mais cette aide doit être apportée avec un sincère désir de voir l'Amérique du Sud trouver les voies de son propre développement.

Le spécialiste du vêtement féminin

La maison du **tricot** SA

Lingerie
Confection
Jersey

Lausanne, Genève, Neuchâtel, Zurich, Bâle, La Chaux-de-Fonds, Fribourg

Le syndic d'Aigle nous dit...

Il faut aller à Aigle pour mesurer l'évolution qui se fait jour dans le Pays de Vaud. La petite ville d'autrefois, confortablement installée au débouché de la vallée des Ormonts, au milieu des vignes et des champs, passe par de grandes transformations. Certes, les rues ont gardé leur charme d'autrefois (ce qui ne va pas sans créer certains problèmes de circulation!) Le vieux château est toujours là. Mais, autour de ces témoins sympathiques du passé, le décor a changé; ici s'élève un vaste ensemble résidentiel avec piscine olympique; au-delà des champs, on aperçoit les réservoirs et les installations complexes des Raffineries du Rhône. Près du fleuve, une vaste entreprise lausannoise vient de construire ses nouvelles installations. Sur la montagne, enfin, des nuages de vapeur s'élèvent au-dessus des gigantesques «réfrigérateurs» de l'usine thermique de Chavalon.

Au centre même d'Aigle s'élève maintenant un hôtel de ville ultramoderne, fonctionnel et manifestement construit en vue de l'avenir. C'est là que nous a reçus le maire — le syndic, comme on l'appelle dans le canton de Vaud — M. Charles Reitzel, qui préside aux destinées de sa commune depuis douze ans. Extraordinaire Pays de Vaud! Il a su assimiler les meilleurs éléments venus d'outre-Sarine, voire d'outre-Rhin, et en faire de parfaits Vaudois. En M. Reitzel s'allie en effet le dynamisme germanique et la bonhomie propre aux descendants de Davel.

Quelles sont, avons-nous demandé à M. Reitzel, les tâches les plus importantes auxquelles la Municipalité doit s'attaquer?

«Inutile de parler d'écoles, d'épuration ou d'adduction d'eau, nous a-t-il dit d'emblée. Ce sont là des tâches qui vont de soi et que l'on ne discute plus. Encore faudrait-il, en ce qui concerne l'épuration, que la Confédération, qui a créé la législation rendant celle-ci obligatoire, veuille bien se préoccuper de voir comment assurer aux communes les ressources nécessaires pour mener à bien cette tâche. Or, tel n'est pas le cas pour l'instant, et en ce qui nous concerne, nous nous refusons à avoir recours à l'emprunt obligatoire, actuellement seul moyen de financer des dépenses de cette importance.

» Mais notre problème essentiel est différent. Il est celui d'une ville qui, il y a cinquante ans encore, était administrée par des vignerons et des paysans. Or, ceux-ci ne sont plus qu'une très faible partie de la population. De nouvelles

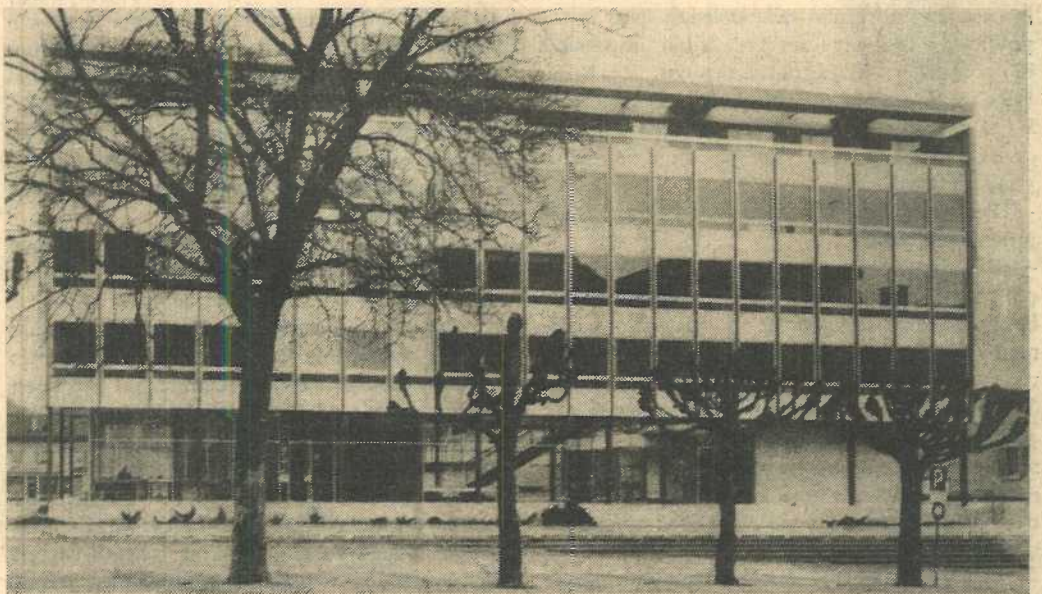
structures sont nées. Aigle a de la place à offrir: il y a des classes d'école, des logements disponibles, des bureaux, de l'eau en abondance, et, ce qui n'est pas rien, 850 000 m² de terrain. Ce qu'il nous faut, c'est que des entreprises viennent s'installer chez nous.»

Le syndic ne se dissimule pas la difficulté de la tâche. La décentralisation industrielle est certes à l'ordre du jour, mais M. Reitzel craint que sa ville ne soit un peu trop éloignée de la Suisse alémanique; et il incline à croire que sur le plan cantonal, la décentralisation est déjà en grande partie terminée.

Aigle a cependant un grand atout: la proxi-

service des raffineries, les grandes compagnies étrangères démontrèrent par A + B qu'elle ne se justifiait pas. Ce qui ne devait pas les empêcher, quelques années plus tard, d'en construire d'autres en Suisse! Pour M. Reitzel, il est de toute évidence que la Confédération devrait avoir une politique énergétique en ce qui concerne le pétrole, ne serait-ce que pour être en mesure d'avoir son mot à dire quant au prix de l'essence. Une telle politique eût-elle existé il y a une année, l'affaire des Raffineries du Rhône aurait peut-être trouvé une autre solution.

«Quels sont vos projets pour l'avenir?» avons-nous encore demandé.



L'Hôtel de Ville d'Aigle: la Municipalité en est justement fière

Stamm et Saxod

mité des raffineries ouvre la porte à l'installation d'industries connexes. Encore, pour mener à bien l'industrialisation, faut-il une volonté gouvernementale qui, de l'avis de M. Reitzel, semble faire quelque peu défaut au Château à Lausanne, siège du gouvernement vaudois. Et cela, d'autant plus que de l'autre côté du Rhône, on entre en territoire valaisan, dont le gouvernement est décidé à tout mettre en œuvre pour inciter des industries à venir s'implanter chez lui. On le voit, il existe dans cette région un certain esprit de compétition qui peut d'ailleurs être salubre. M. Reitzel n'a-t-il pas réussi à faire en sorte que la gare ferroviaire des raffineries — elles-mêmes en territoire valaisan — soit située sur sa commune?

On a beaucoup parlé de ces raffineries. Celles-ci avaient été construites par un groupe financier italo-suisse opérant en étroite liaison avec l'ENI (institution nationalisée italienne). Celle-ci agissait en «outsider» du club des grands pétroliers mondiaux, s'attirant leur courroux. Dès l'instant où l'ENI commença à avoir des difficultés, le sort des raffineries était prévisible. Elles ont passé maintenant entre les mains d'un groupe de huit compagnies étrangères.

«Cela fait-il une différence pour vous?» avons-nous demandé au syndic.

«Nullement», nous a-t-il répondu. M. Reitzel attribue les difficultés actuelles entre la nouvelle direction des raffineries et le syndicats du personnel à la mauvaise humeur suscitée en territoire valaisan par le rachat américain.

Il est de fait qu'au moment de la mise en

«Outre l'industrialisation, nous voulons développer le tourisme, nous a répondu M. Reitzel. Il nous semble en effet qu'une ville par laquelle passent chaque jour des milliers de voitures doit se prêter à ce type d'industrie. Nous attendons des initiatives.»

Sur le plan social, le syndic a bien voulu nous parler d'un projet qui lui tient à cœur et qu'il doit exposer prochainement au Conseil communal: il s'agit de la construction d'immeubles pour personnes âgées. Mais, tenant compte d'expériences récentes, il n'entend pas placer les vieux dans un «ghetto», mais au contraire les garder à proximité des enfants et du mouvement de la vie.

Après deux heures d'entretien avec M. Reitzel, nous nous sommes risqués à lui demander si la population le «suivait». Question à laquelle celle-ci a répondu l'an dernier en le réélisant syndic pour la quatrième fois. Mais le visage de M. Reitzel s'est encore davantage animé.

«On m'a souvent reproché, dans le temps, d'aller trop vite, nous a-t-il dit. Maintenant, j'ai au Conseil communal des éléments jeunes qui, eux, me reprochent d'aller trop lentement! Vous voyez que je suis pris entre deux feux, ce qui d'ailleurs n'est pas pour me déplaire.»

Il faut avoir l'œil ouvert sur une ville comme Aigle. Cette commune pourrait bien montrer, dans les années à venir, comment il est possible de promouvoir le développement industriel sans pour autant perdre ce qui fait la sagesse et la solidité du peuple vaudois. On le voit, la partie est de taille.

D. M.

 A. GRIMM
BOUCHERIE
CHARCUTERIE
TRAITEUR

Aigle tél. 025 223 60

Chesières tél. 025 322 19